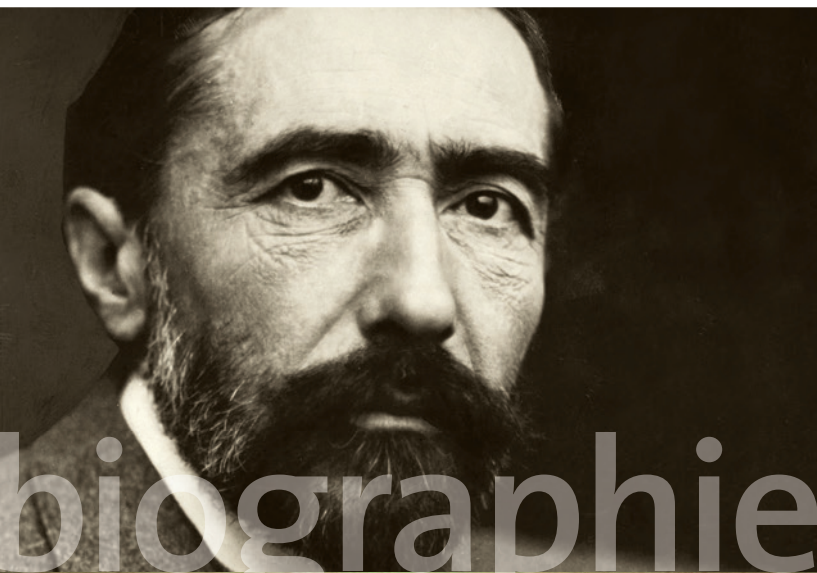


Joseph Conrad

par Michel Renouard

INÉDIT



biographie



folio
biographies

FOLIO BIOGRAPHIES
collection dirigée par
GÉRARD DE CORTANZE

Joseph Conrad

par

Michel Renouard

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2014.

Couverture : Joseph Conrad, vers 1905.

Photo © Hulton-Deutsch Collection / Corbis (détail).

John Grimshaw, Tombée du jour sur la Tamise. 1880 (détail).

Leeds Art Gallery. Photo © Bridgeman Giraudon.

Né à Dinan, Michel Renouard a été apprenti typographe, correspondant d'*Europe 1*, de *Paris-Jour* et de l'agence Reuter, enquêteur de Dominique Lapierre pour *Paris brûle-t-il ?* et *Cette nuit la liberté*, journaliste puis professeur à Rennes, Poitiers, La Roche-sur-Yon, Carlisle (Angleterre), Nairobi (Kenya) et Amherst (États-Unis). Agrégé de lettres, docteur d'État en littérature, ce professeur des universités, spécialiste de l'Empire britannique, a créé le Sahib, premier laboratoire français consacré aux études anglo-indiennes. Au fil des ans, il a suivi Conrad de Lannion à La Valette, de Bangkok à Boston, et de Calcutta à Cantorbéry. Michel Renouard est l'auteur de quarante-quatre livres parmi lesquels *Histoire et civilisations de la Méditerranée* (Ouest-France, 2006), *La Littérature indienne anglophone* (Atlande, 2007), *Naissance des écritures* (Ouest-France, 2011) et une douzaine d'œuvres de fiction, dont un roman historique sur la Seconde Guerre mondiale, *L'Indien du Reich* (Privat, 2007). Dans la collection « Folio Biographies », il a publié *Lawrence d'Arabie* (2012).

Pour Robert Rougé

*Qui de nous n'a eu sa terre promise,
son jour d'extase et sa fin en exil ?*

HENRI-FRÉDÉRIC AMIEL
Fragments d'un journal intime, 1882

Polonaise enfantine (*adagio lamentoso*)

Un singulier destin commence à Berditchev, en cette fin d'année 1857. Même à Saint-Pétersbourg, capitale de l'Empire russe depuis 1715, tout le monde a entendu parler de cette ville — qu'on appelle, selon la langue, Berdyczów (polonais), Berdychiv (ukrainien), Barditchev (yiddish) ou Berditchev (russe). Mais qui pourrait dire avec précision dans quelle province elle se niche ? En Podolie, en Ukraine, en Ruthénie ou en Volhynie ? D'autant que les cartes politiques et administratives ont si souvent changé que tout le monde s'y perd un peu. Située « quelque part entre Varsovie ou Odessa », Berditchev, en tout cas, semble au diable vauvert. Seuls quelques voyageurs aguerris connaissant ces terres âpres et plates au cœur de l'Europe de l'Est peuvent, d'emblée, situer la ville sur une carte : à une quarantaine de kilomètres au sud de Jytomyr et à cent soixante kilomètres au sud-ouest de la grande ville de Kiev (qui forma jadis ce que l'on appela « la terre *Rus'* », « l'État de *Rus'* » ou la « *Rus'* de Kiev »). Sur le plan politique, cette immense région fait alors partie de l'empire du tsar Alexandre II Nikolaëvitch.

Ville très prospère au XVII^e siècle, sous le dernier roi de Pologne Stanilas II Poniatowski, Berditchev a quelque peu perdu de son lustre après les guerres napoléoniennes, une partie de ses commerçants et banquiers ayant choisi de la quitter pour Cracovie ou Odessa. Au milieu du XIX^e siècle, les frontières de la région sont flottantes et incertaines. Seule certitude : l'Empire russe a fait main basse sur la plus grande partie de cette Europe orientale. Il y a belle lurette que la grande et belle Pologne du XVI^e siècle a été effacée de la carte. En 1857, on ne compte plus les provinces perdues lors des divers partages qui, depuis le début du XVII^e siècle, l'ont dépecée. Il ne reste guère que la région de Varsovie, le fameux « duché du Congrès » — allusion au congrès de Vienne de 1814-1815, qui a refait la carte et concédé les deux tiers de la Pologne à la Russie. Il y a aussi la culture polonaise, son histoire et ses mythes, sa langue, bien sûr, son catholicisme et l'espoir fou et romantique qu'un jour l'ours russe s'endormira, et que le loup polonais sortira alors de son long sommeil. En attendant, « la Pologne de l'exil » reste fort active :

Chaque capitale eut ses comités, ses groupes de conjurés, ses petits journaux, ses complots interminables pour la résurrection du pays assassiné. Sous une même bannière : « Nous combattons pour votre liberté et pour la nôtre », les Polonais allèrent de champs de bataille en barricades révolutionnaires lutter pour toutes les causes et sous tous les cieux [...]. Pour eux, tous ces chemins menaient à Varsovie^{1*}.

* Les notes bibliographiques sont regroupées en fin de volume, p. 321.

Les élites polonaises exilées ont, cependant, une destination préférée, la France, pays dont elles parlent et aiment la langue. Né non loin de Berditchev, le voyageur et écrivain polonais Jan Potocki (1761-1815), auteur du *Manuscrit trouvé à Saragosse*, choisit même de n'écrire qu'en français. En 1776 paraît, dans la langue de Molière, le premier journal publié en Ukraine, *La Gazette de Léopol**. Les liens solides qui unissent la Pologne et la France ne cesseront, d'ailleurs, de se multiplier. « Dès le XVIII^e siècle, écrit Éva Fournier, on traduit Montesquieu et Voltaire, Rousseau et les Encyclopédistes, on joue Corneille, Molière *arrangés à la slave*². » À Paris, au milieu du XIX^e siècle, la Pologne est à la mode dans les cœurs et dans les livres :

La Pologne est décrite comme le pays des grands espaces, des sombres forêts où hurlent les loups. La femme polonaise fascine. La femme idéalisée, fruit de l'imagination et du réel, du tragique et du destin, parcourt ces plaines dans un traîneau, enveloppée dans la chaude douceur des fourrures. Stendhal écrit à propos des Polonaises : « Pour moi, c'est l'idéal des femmes. » La Polonaise de Chateaubriand est un mélange de l'odalisque et de la Valkyrie. George Sand aura son Polonais [...]. Les Français aiment ces héros polonais en souvenir de la nostalgie napoléonienne, de l'ombre de Sobieski s'élançant à cheval à bride abattue pour sauver Vienne du téméraire Kościuszko³.

Pour autant, peu de Français ont alors la vertu d'apprendre la langue de ces Polonaises qu'ils disent tant aimer. Jugeant, une fois pour toutes,

* Léopol était alors le nom français de Lemberg. *La Gazette de Léopol* est aujourd'hui le titre du petit journal de l'Alliance française en Ukraine.

qu'il s'agit d'une de ces langues « impossibles » dont les accumulations de consonnes et les déclinaisons semblent narguer l'esprit cartésien, mais portant aux nues l'enivrante musique de ses sons, les Français préférèrent tenir à distance cette belle langue slave.

En 1857, même Berditchev (quatrième ville d'Ukraine avec 45 000 habitants) est une cité polyglotte. Sa population est diversifiée, à la fois slave (russe, ukrainienne, polonaise...) et, surtout, sémite, puisque quatre-vingts pour cent de ses habitants se disent israélites. La ville possède même la deuxième plus importante communauté juive de tout l'Empire russe. À côté de l'ukrainien et du russe, on y parle aussi yiddish, allemand, et même, à l'occasion, des dialectes slaves comme le ruthène. Et l'on y rêve beaucoup — les Polonais d'une nouvelle Pologne, et les Juifs d'une Jérusalem retrouvée. La langue et la littérature yiddish sont bien vivantes, et l'écrivain Cholem Aleïchem, lui aussi né dans la région — quelques mois après Conrad —, aura partie liée avec Berditchev.

Depuis des décennies, les frontières de cette immense région ne cessent de changer, au gré des guerres, des partages et des avanies politiques. Taillée en pièces, la Pologne, par exemple, n'est plus que l'ombre d'elle-même — un nom, une culture, une nostalgie, un battement de cœur. Pour bien des Polonais, l'exil est la seule solution. Dès 1831, l'année où Fryderyk Franciszek Chopin (né près de Varsovie d'une mère polonaise et d'un père lorrain) arrive à Paris, la Grande Émigration, comme les historiens l'ont appelée, a vu les Polonais quitter

leur terre natale et partir pour les Amériques, la Grande-Bretagne, la Suisse et, bien sûr, la France qui, dans les faits, va devenir l'annexe de la Pologne. C'est que les liens entre ces deux pays sont anciens. Au XVIII^e siècle déjà, l'épouse de Louis XV — la reine de France donc — ne s'appelait-elle pas Maria Leszczyńska* ? Sous l'Empire, c'est en rangs serrés que les Polonais rejoignant les armées de Napoléon, et les fameux « lanciers polonais » s'illustrent sur de nombreux champs de bataille et suivent l'Empereur à l'île d'Elbe. Au reste, celui-ci a eu une maîtresse polonaise, la jeune et belle Marie Walewska (dont il a eu un fils), à l'heure, justement, où l'empereur crée, en 1807, le « duché de Varsovie ». Dans la France du XIX^e siècle, mettre dans son lit une Polonaise — ou un Polonais — était de la dernière élégance. George Sand avait eu Chopin, et Balzac Mme Hańska.

Selon l'étymologie la plus évidente, le nom *Pologne* viendrait du slave *pole* (champ) et celle — moins certaine — d'*Ukraine* pourrait être une référence à la proximité d'une frontière (*ou-kraï*), sans que l'on puisse dire de quelle frontière il s'agit, puisque tout ici n'est que frontière flottante et insaisissable. Ces noms, en tout cas, correspondent bien à l'image que les Européens de l'Ouest et les bourgeois de Saint-Pétersbourg se font alors de ces régions. Ils imaginent un pays plat, des champs à perte de vue, des hivers longs et rigoureux, et des bourgades où des rustres parlent une sorte de patois

* En français, les noms de famille sont invariables. En polonais, ils ont une forme masculine (souvent en *-ski*) et une forme féminine (en *-ska*). On a ainsi, M. Korzeniowski et M. Hański à côté de Mme Korzeniowska et Mme Hańska.

slave baptisé « ukrainien » (dialecte que le tsar ne tardera pas à interdire). Une région somme toute peu raffinée, mais point trop barbare cependant, puisque des popes armés d'encensoirs y ont jadis apporté la bonne parole de l'Évangile. N'empêche. Pour les Occidentaux du XIX^e siècle, peu portés sur la géographie et allergiques aux accumulations de consonnes des langues slaves, cette Europe orientale, fût-elle chrétienne, est aussi peu connue, et tout aussi mystérieuse, que le Congo, la Malaisie ou les Indes.

De ce coin perdu de l'Empire russe, la mer est loin, très loin... Il y a la Baltique, tout au nord, du côté de Saint-Pétersbourg, et la mer Noire, tout au sud, du côté d'Odessa, à quelque quatre cent soixante-dix kilomètres de Kiev. Le monde occidental, bien sûr, connaît de nom Odessa depuis la guerre de Crimée qui vient de se terminer (par le traité de Paris, en 1856). Une guerre qui n'a pas laissé les Polonais indifférents, loin de là, puisque l'Empire russe a été battu par une coalition (constituée de la France, de la Grande-Bretagne, de la Sardaigne et de l'Empire ottoman). Et les nationalistes polonais espèrent que cette première victoire sur l'Empire du tsar montre bien que la politique russe est fragile. Il n'est donc pas absurde d'espérer qu'un jour la grande Pologne dont ils rêvent renaîtra de ses cendres.

Justement, tel est l'objectif d'un de ces Polonais de la région de Kiev, Apollo Korzienowski, fils d'un des soldats de Napoléon. Lui-même est né en 1820 à Honoratka, non loin de Berditchev, dans cette région où ses ancêtres sont depuis longtemps

installés. Les Korzeniowki appartiennent à une classe supérieure, à mi-chemin entre la haute bourgeoisie et l'aristocratie. Ils ont droit au fier blason des *Nalecz* et sont membres du clan* des *szlachta*, c'est-à-dire de la noblesse, ce qui, dans cette région d'Ukraine, ne veut plus dire grand-chose au milieu du XIX^e siècle. Les Korzeniowski sont donc, en principe, composés de propriétaires terriens mais, s'étant vu confisquer leurs terres par le tsar, ils gèrent surtout, quand ils consentent à travailler, les domaines des plus riches. Ils vivent ici, en Ukraine, au cœur d'une société où ils se sentent en marge, ce qui ne les empêche pas de se considérer d'une essence supérieure. Ils se voient, en effet, comme les représentants de l'ancienne culture polonaise, ceux qui incarnent le mieux, pensent-ils, les valeurs de la Pologne assoupie et asservie. Certains — comme Apollo Korzeniowski — se croient même investis d'une mission sacrée : rétablir dans leur dignité la terre et la culture de leurs ancêtres.

Apollo, un prénom flatteur... Les parents l'ont choisi parce qu'ils nourrissent de hautes ambitions pour leur fils. Il ne sera jamais, certes, un apollon, mais du moins ses qualités morales et intellectuelles vont-elles faire de lui un héros parmi les Polonais de Kiev, de Berditchev et autres lieux. Après de vagues études à Saint-Pétersbourg, il devient écrivain et traducteur. Très cultivé, il consacre l'essentiel de son temps à la littérature. Poète et surtout dramaturge, il publie quelques pièces, dont certaines

* Commode, ce terme écossais ne correspond qu'en partie à l'extrême complexité de la hiérarchie aristocratique polonaise.

seront jouées, avec succès, au théâtre de Jytomyr. Excellent linguiste, il traduit *La Comédie des erreurs* de Shakespeare, *Les Temps difficiles* de Dickens et, surtout, de nombreux textes français, en particulier *Chatterton* de Vigny, *Hernani*, *Marion Delorme* et *Les Travailleurs de la mer* de Victor Hugo. La mer, c'est dans ce roman français que le fils d'Apollo va d'abord la rencontrer.

Ces citoyens *russes*, mais de langue et de culture *polonaises*, vivent au cœur d'une ville *ukrainienne* dont la majorité des habitants sont juifs. C'est que, dans ce coin perdu de Berditchev, les Polonais sont très minoritaires par rapport aux Ukrainiens et aux Juifs. Encore qu'il soit bien difficile de distinguer Polonais et Ukrainiens, sinon par cette évidence : les Polonais sont tournés vers le monde catholique, et les Ukrainiens se sentent plus proches du christianisme de l'Église orthodoxe. D'où la différence d'alphabet : latin pour le polonais et cyrillique pour l'ukrainien. Au reste, Ukrainiens et Polonais sont, en 1857, des citoyens russes. Il n'y a pas que la langue polonaise à souffrir sous le tsar Alexandre II pour qui, en Europe centrale et orientale, seul le russe constitue une vraie langue. Le peintre et écrivain de langue ukrainienne Taras Chevtchenko connaît, lui aussi, les rigueurs de l'exil à cette époque.

Militant nationaliste polonais, Apollo a un objectif simple : faire revivre la Pologne. Il s'oppose donc, avec courage, à la présence russe, mais ce courage va être à l'origine de bien des tragédies. Aimer son pays est une chose. Le défendre est, sans doute, le premier des devoirs, à condition toutefois